

PROLOGUE

LES DERNIÈRES LUEURS de Nîmes endormi s'estompent, longs fils bigarrés, fugaces, toile d'araignée surprise au petit jour. Elles s'attardent, sursautent et s'accrochent encore aux phares, aux enseignes ou aux rétroviseurs.

À Valence dans la Drôme, quelque deux cents kilomètres plus loin, un enfant aujourd'hui majeur et un adulte fatigué ont failli se croiser sans se reconnaître au bord de la voie ferrée. Si le train pour Sisteron, porte des Alpes-de-Haute-Provence, avait eu du retard... Le hasard, un tortillard et les chemins de traverse. Qui sait ?

De toute façon, la rencontre aura lieu ; pour des raisons différentes, ils vont au même endroit.

Au-dessus de Sisteron, vallée du Jabron, les montagnes les attendent. Blanches. Le monde entier vire au blanc. Ne reste qu'une odeur de neige.

Ce pays, on le quitte ou on l'abandonne. Souvent. Comme si l'époque vous avait relégué dans un obscur coin du calendrier où piétinerait le jour le plus vain, le plus ingrat de l'année. Si bien qu'un

jour la cassure se produit, le passé se délite, le présent vous happe. Puis le temps s'égrène, insensible, le temps d'admettre qu'un sentiment jusque-là enfoui s'impose peu à peu, doucement. Enfin surviennent l'heure, le moment.

Les étoiles descendent, dansent autour du feu qui couve, âpre rouge, brûle et roule dans vos veines. Au beau milieu des flammes se dessinent des ours placides mais agiles. Ils vont, ils viennent parmi les astres blancs de ce ciel immaculé en racontant des histoires aux poissons somnolant, accroupis dans le lit des rivières – poissons qui demain scintilleront à la place des étoiles sur les eaux claires –, poissons ou hérons ils talonneront vos pas pendant que vous vous aventurerez de plus en plus loin en ce pays loin au soleil levant.

CETTE NUIT-LÀ, Jérémie ne dort guère. Il tournait, se retournait, essayant d'échapper à son rêve, un rêve tissé de sentiments contradictoires, c'était ce que décrivait le songe éveillé, maintenant. Il entendait la voix de sa mère, Lara : « Il faudrait, disait-elle à son compagnon Laurent, beau-père de Jérémie, il faut le ramener chez nous. » Ensuite, il voyait se découper, immense devant son lit, le grand-père Samuel qu'il n'avait pas revu depuis quatorze ans et qui déclarait :

– Tu dois partir désormais. Sois courageux, petit.

Les choses se passeraient ainsi. Enfin, presque.

Un silence ouaté, inhabituel à cette heure, qui enserrait le jour grisâtre, finit par le réveiller tout à fait. Jérémie se leva d'un bond. Au lieu d'écarter par habitude les rideaux à la fenêtre afin de saluer, de flairer le paysage qui s'offrait à lui, il se dirigea vers la salle de bains. Là encore il négligea les gestes coutumiers, tout de suite se campa devant la glace, coupa sa

récente moustache noire, rase une barbe de trois jours qui commençait à lui dévorer le visage et se trouva rajeuni. Curieusement, la première pensée lui venant à l'esprit fut qu'il n'avait nul besoin de découvrir au préalable le temps qu'il faisait. Pourquoi ? Parce que le « temps » était venu. Celui de ses dix-huit ans pile. Il jeta symboliquement le calendrier à la poubelle, s'habilla chaudement, laissa un mot avec une adresse à Lara, prit enfin son sac puis, sans même déjeuner, il sortit.

Il quittait Nîmes, le Gard, la garrigue, son adolescence, mère et beau-père et la faculté des lettres.

Il va, non loin de Sisteron, à la ferme de Jeanne et de Samuel, ses grands-parents.

JEANNE n'avait pu fermer l'œil de la nuit. Une fois debout, elle resta immobile, ressentant le besoin de réfléchir avant de faire le vide. Puis elle put franchir le pas de la porte. Elle distribua la pâtée quotidienne – son et pommes de terre cuites – à ses poules, les observa un moment picorer avec avidité et, enfin, se sentit prête.

Regagnant la salle de séjour, elle prit encore la peine d'allumer les fagots de bois sec dans la grande cheminée bâtie au centre de la pièce. Tandis que le feu s'embrasait brusquement, Jeanne décida du moyen de joindre son fils Daniel, la quarantaine, séparé depuis quatorze années de sa femme Lara.

Il était actuellement sans travail précis et venait d'emménager dans un quartier périphérique de Valence. Le téléphone n'était pas encore installé. Alors, de sa ferme isolée, à deux cents kilomètres et trois cols de son fils, Jeanne dicta le télégramme à la poste.